

L'attentat contre Lénine d'après le Commandant du Kremlin

Pavel Malkov

Source : P. Malkov, Notes d'un Commandant du Kremlin. *Moscou, Éditions du Progrès, 1959, pp. 215-220.*

Les jours se suivaient, le pouvoir soviétique prenait des forces, se consolidait, quand soudain il se produisit un malheur inattendu. Le 30 août 1918, Vladimir Ilitch fut grièvement blessé. C'était un vendredi, jour du Parti. Tous les vendredis, à Moscou se tenaient de grands meetings où les membres du Comité central et d'autres responsables du Parti prenaient la parole devant les ouvriers et les soldats rouges.

La journée du 30 août 1918 avait mal débuté. Une sombre nouvelle était parvenue de Pétrograd : Ouritski, membre suppléant du C.C. du Parti, président de la Tchéka de Pétrograd, avait été assassiné. Tous ceux qui connaissaient de près Ouritski étaient bouleversés. Dzerjinski partit immédiatement pour Pétrograd afin de procéder lui-même à l'enquête.

Lénine devait prendre ce jour même la parole à l'usine ex-Michelson. Ayant appris l'assassinat d'Ouritski, ses intimes essayèrent de le retenir, de le dissuader d'aller au meeting. Pour les calmer, Vladimir Ilitch déclara pendant le déjeuner qu'il n'irait peut-être pas, mais néanmoins il commanda sa voiture et partit. Rien n'aurait pu empêcher Lénine d'y aller quand il savait que les ouvriers l'attendaient. Entre-temps, parmi la foule innombrable des ouvriers de l'usine qui porte aujourd'hui avec honneur le nom de Lénine, s'était glissée une poignée de criminels. Le meeting une fois terminée, Lénine, ovationné par les ouvriers, sortit dans la rue, se dirigea vers l'auto... et tomba frappé par les balles de Kaplan, une terroriste socialiste-révolutionnaire.

J'étais dans mon bureau lorsque la sonnerie du téléphone retentit avec insistance. J'entendis la voix sourde, entrecoupée de Bontch-Brouévitch :

— Vite, des oreillers, immédiatement. Cinq ou six oreillers ordinaires. Lénine est blessé... Grièvement...

Ilitch blessé ? Non ! Ce n'est pas possible, c'est inconcevable !

— Vladimir Dmitriévitch, pourquoi vous ne dites rien ? La blessure n'est pas mortelle, n'est-ce pas, Vladimir Dmitriévitch !

Je repoussai brusquement ma chaise, renversai presque l'homme de service qui venait à ma rencontre, et m'élançai dehors en direction du Grand Palais.

Là-bas, dans la garde-robe de Nicolas II, se trouvaient les meilleurs oreillers. Je fis irruption dans le palais, sans répondre aux questions des concierges effarés, j'enfonçai du pied la porte fermée à clé de la garde-robe, je saisis quelques oreillers et filai vers l'appartement de Lénine.

Dans le couloir précédant l'appartement, se pressait une foule de gens désespérés : des collaborateurs du *Sovnarkom* [*le Conseil des Commissaires du peuple*], quelques commissaires du peuple. La tête entre ses mains, le front collé aux vitres de la fenêtre, [Lounatcharski](#) était immobile, dans une pose de désespoir inconsolable.

La porte toujours fermée de l'appartement de Lénine était maintenant largement ouverte. Une sentinelle impassible, au visage de pierre, baïonnette croisée, se tenait devant la porte et en barrait l'entrée de son corps. En m'apercevant, elle s'écarta, et je remis les oreillers à Bontch-Brouévitch qui était dans l'antichambre.

D'interminables et angoissantes minutes s'écoulèrent. j'étais comme cloué au seuil, sans avoir la force de bouger, de quitter cette porte. Des gens allaient et venaient en toute hâte, et moi j'étais toujours immobile...

Véra Mikhaïlovna Bontch-Brouévitch, la femme de Vladimir Dmitriévitch, entra en courant dans l'appartement. C'était une excellente bolchévique et un médecin compétent. Sans regarder ni saluer personne, [Sverdlov](#) passa en toute hâte, l'air sombre comme jamais. Au fond du couloir apparut, soutenue sous le bras par un des commissaires du peuple, [Kroupskaïa](#), vieillie d'un coup. Elle revenait juste d'une séance et n'avait rien su avant d'entrer au Kremlin. Tous s'écartèrent dans un silence affligé. Haletant, traînant à grand-peine ses jambes soudain alourdies, Nadejda Konstantinovna disparut derrière la porte.

Le professeur Mintz arriva enfin, ainsi que plusieurs autres grands spécialistes... Le soir tomba, la nuit approchait, il fallait se retirer, mais personne encore ne savait rien au juste, personne ne pouvait dire dans quel état était Lénine, si ses blessures étaient graves, s'il vivrait.

Je regagnai mon bureau, mais impossible de travailler. Je ne pouvais rien faire. Une seule pensée vrillait mon cerveau : comment va-t-il en ce moment, Ilitch ?

Je passai une nuit sans sommeil, du reste quelqu'un songeât-il à dormir cette nuit-là au Kremlin ?

À plusieurs reprises je me rendis à l'appartement de Lénine. La sentinelle était toujours figée devant la porte. Tout était plongé dans un profond et sinistre silence. Au fond de l'appartement, dans la chambre de Lénine, un combat opiniâtre se livrait contre la mort, un combat pour sa vie.

Nadejda Konstantinovna, [Maria Ilinitchna](#), des professeurs et des infirmières se trouvaient là-bas. Comme j'aurais voulu être avec eux, les aider d'une façon quelconque, alléger tant soit peu les souffrances de Lénine. Il me semblait que si cela eût pu être utile, eût pu le soulager, ne fût-ce qu'un tout petit peu, j'aurais volontiers donné tout mon sang jusqu'à la dernière goutte, toute ma vie jusqu'au dernier soupir, avec joie et enthousiasme. Et je n'étais pas le seul.

Mais je ne pouvais rien, même en pensée je n'osais pas franchir le seuil interdit. J'errais tristement dans le couloir vide menant à la salle de réception du *Sovnarkom*, déserte en ces heures nocturnes, devant la porte du bureau d'Ilitch. Une faible lumière passait sous le seuil de cette porte derrière laquelle tantôt encore résonnait la voix si familière, si énergique. Installé devant la table à écrire de Lénine, penché sur des papiers, Sverdlov veillait. La vie se poursuivait. Le pouls de la révolution avait subi un à-coup, mais rien ne pouvait arrêter son rythme puissant.

Le jour même de l'attentat contre Lénine, le 30 août 1918, fut publié le célèbre appel du Comité Exécutif central de Russie ; « *À tous ! À tous ! À tous !* » signé par Sverdlov et proclamant la terreur impitoyable contre tous les ennemis de la révolution.

Un ou deux jours plus tard, [Avanessov](#) me manda chez lui.

— Rends-toi immédiatement à la Tchéka et ramène Kaplan ici. Tu l'installeras au Kremlin sous bonne garde.

Je fis venir une auto et je me rendis à la Loubianka. Je ramenai Kaplan au Kremlin et je l'enfermai dans une pièce du sous-sol, au-dessous de l'aile Detskaïa du Grand Palais. C'était une vaste pièce, très haute. La fenêtre garnie d'une grille de fer se trouvait à 3 ou 4 mètres du sol. Je postai des sentinelles devant la porte et en face de la fenêtre, leur donnant l'ordre sévère de ne pas quitter des yeux la prisonnière. J'avais choisi moi-même les sentinelles parmi les communistes et donné personnellement à chacune des instructions.

L'idée ne me venait même pas que les tirailleurs lettons eussent pu manquer de vigilance à l'égard de Kaplan. C'est autre chose qu'il fallait craindre : qu'une des sentinelles ne lui tire une balle de sa carabine.

Un ou deux jours s'écoulèrent et Avanessov m'appela de nouveau. Il me montra la résolution de la Tchéka : passer Kaplan par les armes, la sentence devant être exécutée par le commandant du Kremlin, Malkov.

— Quand ? demandai-je brièvement.

Pas un muscle ne trembla sur la face d'Avanessov, généralement si bon, si humain.

— Aujourd'hui. Sur-le-champ.

— À vos ordres.

Oui, pensai-je à cet instant, la terreur rouge n'est pas un mot vain, une simple menace. Pas de pitié pour les ennemis de la révolution !

Ayant fait demi-tour, je quittai Avanessov et regagnai mon bureau. Je fis venir plusieurs Lettons, des communistes que je connaissais très bien, je leur donnai des instructions détaillées et nous allâmes quérir Kaplan.

Sur mon ordre, la sentinelle la fit sortir du local qu'elle occupait, nous lui ordonnâmes de monter dans la voiture qui se trouvait là.

Il était 4 heures de l'après-midi, le 3 septembre 1918. La sentence fut mise à exécution. Personnellement par moi, Pavel Malkov, membre du Parti bolchévik, matelot de la flotte de la Baltique, commandant du Kremlin de Moscou. Et si l'histoire se répétait, si de nouveau une canaille avait levé la main sur Ilitch et se trouvait à portée de mon pistolet, ma main ne tremblerai pas plus en appuyant sur la gâchette qu'elle n'avait tremblé ce jour-là.

Le lendemain, le 4 septembre 1918, les « *Izvestia* » publiaient une brève information :

« *Hier, sur décision de la Tchéka de Russie, Fanny Royde (alias Kaplan), la socialiste-révolutionnaire de droite qui a tiré sur le camarade Lénine, a été fusillée.* »